



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Les oubliés de 1939

« La Résistance Française a commencé le 3 septembre 1939 quand, malgré les conditions mauvaises où nous nous trouvions, nous avons, seuls, avec le Commonwealth britannique, tiré l'épée sans être attaqués pour protéger la liberté du monde » (...)

Ch de Gaulle.

Voici un an nous évoquions ici-même le cinquantenaire de la déclaration de la guerre 1939-1945. Ce que d'aucuns appellèrent par la suite, avec une infinie variété de nuances dans le ton ou dans le commentaire, « la drôle de guerre », commençait. Communiqué quotidien du G.Q.G., visites sur le front de personnalités, permissions et autres distractions rythmaient le cours des jours et des mois, tant des troupes que de l'arrière. On en oubliait les premiers morts des « activités de patrouilles » et les premiers prisonniers. De même que, l'hiver venu, les souffrances de la garde au Rhin et les durs travaux de construction de casemates, d'abris, de fossés antichars, de déboisement, etc. Le béton dans le froid arrachait la peau des mains, et le vin chaud ne suffisait pas à persuader de la « drôlerie » d'une situation, qu'à tout prendre, nous eussions voulue tout autre, je veux dire pleine de mouvement... C'eût été dans la logique des choses — mais cela ne dépendait pas de nous.

Il nous est souvent arrivé de penser à ces victimes des premiers mois de la guerre, mais l'information à leur sujet était inexistante ou confidentielle. Quelques échos avaient filtré, qui n'avaient semblé-t-il retenu l'attention ni de l'opinion, depuis toujours indifférente ou lassée, ni des historiens, ni du Secrétariat d'Etat chargé des Anciens Combattants, ni du milieu ancien-combattant/prisonnier de guerre, ce qui est quand même curieux ! Dans son ouvrage : « La Captivité / Histoire des prisonniers de guerre Français 1939-1945 », l'historien Yves Durand y fait une très brève allusion (p. 35). En somme, rien à signaler qui le mérite... Injuste !

Aussi est-ce avec un très grand intérêt que nous avons pris connaissance de la longue étude sur le sujet parue dans le numéro 201 (septembre-octobre 1989) du Lien de l'Amicale des Stalags XIII A, B, C, D, rédigée par son Président Lucien BAUJARD.

De cette passionnante relation, nous avons extrait pour vous, dans un souci d'information et de pédagogie, mais aussi en hommage et en mémoire de ces camarades de combat connus, inconnus ou méconnus, les chapitres I et II qui font suite à une introduction particulièrement bienvenue. Pour le chapitre III... nous renvoyons les curieux d'histoire au Lien lui-même — nos camarades responsables des XIII se feront sûrement un plaisir de leur en adresser un exemplaire, dans la limite du stock disponible. Nous les en remercions d'avance, comme nous remercions leur Président de cet emprunt amical — excellente contribution à l'entretien de la mémoire.

J. Terraubella.

I. - LES MORTS ET LES BLESSES DE 1939

J'ai peut-être été particulièrement sensibilisé par ce problème en apprenant que mon cousin Pierre Burget et mon ami Jean Loisel avaient été tués dès le début de septembre 1939. Lors de ma première permission, en janvier 1940, j'avais été frappé par la solitude de leurs familles et l'indifférence générale qui les entourait. Comme on n'avait pas parlé de ces morts, le silence continuait...

Beaucoup plus tard, après mon rapatriement et au cours de mon hospitalisation au Val de Grâce,

j'ai eu l'occasion de rencontrer des blessés graves de 1939, encore en traitement, et de remarquer combien ils étaient entourés d'indifférence (en dehors du personnel hospitalier qui faisait le maximum pour eux). Certains étaient de grands blessés de la face, victimes des « mines » de la Sarre. L'un d'entre eux, avec lequel j'avais sympathisé, était un miraculé de la science. Non seulement il était devenu « une gueule cassée », mais encore il souffrait de blessures à différents organes et il avait subi une vingtaine d'opérations ! Malgré son état, il avait une envie de vivre qui le soutenait dans sa lutte pour se réadapter. Par lui et par d'autres blessés qui s'intéressaient à la question, j'ai appris qu'on évaluait le nombre de tués, en 1939, à 1 500 environ. Mais aucune statistique officielle n'a jamais été publiée à ce sujet. Quant aux blessés de 1939, ils auraient été à peu près 1 800.

Bien sûr, c'était peu pour toute l'armée française, mais, compte tenu de cette période d'attente, c'était encore beaucoup trop, surtout si l'on se met à la place de ces jeunes hommes anéantis et de leurs familles. En ce cinquantième anniversaire, ne les oublions pas...

II. - LES PRISONNIERS DE 1939

Officiellement il n'a jamais été question de ces prisonniers et il a fallu en connaître par la suite, pour savoir qu'ils avaient existé ! Le premier rencontré, en ce qui me concerne, avait été retenu en URSS plus longtemps que les autres, il revint en octobre 1945, soit plus de six ans après sa capture, en septembre 1939. C'est en 1988, dans une émission de « France-Inter », que j'ai entendu l'historien Pierre Miquel (qui se basait sur des témoignages recueillis) parler des prisonniers français capturés en 1939 et qui auraient été plus d'un millier. Là encore, c'était peu par rapport aux captures de 1940, mais beaucoup trop pour ceux qui en étaient les victimes.

Dans cette émission, Pierre Miquel a révélé un fait pénible qui s'était produit en octobre 1939. Des soldats français avaient été capturés par les Allemands au cours d'un engagement et plusieurs d'entre eux avaient été gravement blessés. La propagande allemande avait profité de cette capture (officiellement cachée) pour donner des nouvelles des P.G. blessés à « Radio-Stuttgart », au cours de l'émission, en français, du fameux Ferdonnet. Malgré les mises en garde des autorités françaises contre le poste « Radio-Stuttgart » et le traître Ferdonnet, les familles des P.G. blessés (qui étaient sans nouvelles), écoutèrent cette émission pour être renseignées et apprirent ainsi que les autorités allemandes acceptaient de laisser venir en Allemagne, au chevet d'un P.G. français mourant, les membres les plus proches de sa famille. Pour cela, il était nécessaire d'obtenir l'accord des autorités françaises et un « sauf-conduit » pour la famille concernée. La famille du blessé mourant essaya de contacter les autorités françaises compétentes,

« Cette définition implique en premier lieu des réparations.

La première doit aller aux combattants de la période qui garde par euphémisme le nom de « drôle de guerre ». Elle ne fut drôle que pour ceux qui traversèrent les pieds au chaud le rude hiver qu'eut à subir la France dès la fin de l'automne 1939 et dont la rigueur allait se répéter d'année en année jusqu'à la victoire. En plus d'un point, pendant cette période, la neige qui s'abattit sur notre frontière de l'Est se teinta du sang de nos soldats ».

Colonel REMY.

mais celles-ci ne pouvaient accepter une telle proposition et le P. G. français mourut sans avoir revu sa famille.

Même en cette période de « drôle de guerre », durant laquelle « il ne se passait rien », que de drames intimes et ignorés !... »

P.S. - Dans son ouvrage qui vient d'être réédité (1990) aux Editions Plon, « Perdre une bataille » Mai-Juin 1940, l'historien anglais Alistair Horne, analysant l'« offensive » de la Sarre écrit : « Les pertes, principalement causées par des mines et des pièges, restèrent légères ». Légères ? c'est un euphémisme... Il poursuit : « Tant qu'elle dura, le moral des troupes se montra très prometteur (...), mais la déception produite par le repli n'en fut que plus profonde » (p. 88-90).

C'est en effet dans cet ordre de repli incompréhensible que git la raison profonde de « la drôle de guerre », c'est-à-dire le refus de « faire la guerre » que l'on avait déclarée.

L'auteur constate : « Les Français n'ont pas encore publié d'histoire officielle de 1940 et les archives de Vincennes ne sont pas encore ouvertes à l'examen. Cette réticence est facile à comprendre, cependant, a-t-on le sentiment, elle doit être dictée moins par ce qui s'y trouve que par ce qui ne s'y trouve pas » (p. 10).

LE FIGARO - 28 novembre 1939

Sur le carnet d'un soldat

PAR-DESSUS LE RHIN

Jeudi.

Encore deux pancartes sur la rive allemande : « Evitez la guerre à votre douce France ».

S'ils savaient ce qu'ils perdent leur temps !
Vendredi.

Aujourd'hui, c'est le bouquet. Six amplificateurs sont en batterie sur la rive allemande. Au cours de la dernière guerre, on envoyait ainsi des gaz. Maintenant c'est beaucoup mieux, voici les ondes nocives. Les ondes qui s'attaquent aux nerfs, au moral.

Les journaux de front — toujours de la dernière — ont été nombreux, verrons-nous ici les postes émetteurs de première ligne, pourquoi pas ?

En tout cas voici que se déchainent les diffuseurs allemands. Et savez-vous ce que nous entendons ? Tino Rossi !

Chez nous, c'est un éclat de rire général ! tandis que notre chanteur national poursuit imperturbablement sa chanson « Toute la pluie... » (ce qui ne manque pas d'humour) chacun à sa manière extériorise ses sentiments.

Et voilà que s'arrête net le disque de Tino. « Français — entendons-nous maintenant — évitez le massacre. Nous ne voulons pas la guerre... Hitler brobose la baix durable... etc., etc. »

— Oh là là ! dit Papou, le titi parisien 100 %, l'Tino c'est déjà vache, mais ça passe encore ; mais pour le reste du boniment, y « attigent ». J'en ai assez entendu. J'm'en vais.

— Tiens, au fait, y faut que j'astique mon fusil !... Je vais le faire tout de suite...

TRIBOULOT est une force de la nature ; l'ami Paul, son aîné, 88 ans ! se maintient.

Félicitations à ces deux beaux ménages.

Constant LINIER, de Bourges, va fêter prochainement ses 80 ans ; avec une volonté tenace il a réussi à vaincre le mal. L'inquiétude était grande chez ses proches voisins. Avec ménagement il continue à entretenir son beau jardin ; sa charmante épouse lui apporte son aide précieuse.

Pour mon compte, je souffre toujours des séquelles de mes opérations et des rayons... Et maintenant d'un gros calcul biliaire. On va le « démolir » très bientôt... Heureusement !

Chronique de Paul DUCLOUX

CARNET NOIR

Notre voyageur et ami Roger MICHAUD, Résidence du Lac, 5, rue du Docteur Collas, 03200 Vichy, vient de nous quitter après une terrible maladie... courte mais combien douloureuse.

Roger ainsi que son épouse représentaient un couple sympathique qui acceptait les divers « accros » de voyage avec le sourire ; jamais de récriminations, toujours contents ; la joie des retrouvailles, l'amitié, cette nouvelle ambiance P.G. était suffisante.

Roger venait d'avoir 80 ans.

Au nom de l'Amicale et de ses camarades de voyage, j'ai adressé nos sincères condoléances à Mme MICHAUD.

Heureusement de meilleures nouvelles me parviennent :

Les amis TRIBOULOT, de Chambley-Bussières (Meurthe-et-Moselle) et GOBET Paul, de Manlay (Côte d'Or) ont fêté leurs noces de diamant... 60 années de mariage !

A CEUX DE L'AMICALE FRANCO-BELGE DES ANCIENS P. G. DE HEIDE

J'ai eu quelques contacts épistolaires ou téléphoniques avec certains d'entre vous. Des nouvelles d'abord de notre (chef) Roger MARQUETTE, qui a toujours sa voix claironnante de jeune homme et qui me paraît en bonne forme. Nous lui souhaitons de la conserver encore longtemps. Son épouse Janine se porte bien également si j'en juge d'après le timbre de sa voix. Georges CAMUS m'a envoyé une charmante carte postale représentant le plan d'eau du jardin du peintre Monet, à Giverny (Eure). Le choix de cette vue dénote son sens poétique. Suzanne, l'épouse de Raymond COMMUN, a des problèmes de genoux ; c'est assez grave mais je souhaite qu'à l'heure actuelle cela se soit arrangé.

La Brusselloise (Lili) ALEXANDRE, a fait sa réapparition. Elle a passé quelques jours chez nos amis PROST à Thonon, lesquels iront lui rendre sa politesse à Bruxelles. Peut-être aurai-je la joie de recevoir un Manekenpis.

A TOUTS MES AMIS ET LECTEURS

Je remercie WEBER, TERRAUBELLA, DURAND, Mme BONHOMME, GROS de leur correspondance, ce qui me fait toujours plaisir, cela meuble ma solitude car à part mon chien et ma femme de ménage, je ne vois pas grand monde, vivant retiré.

Je vous dois une explication sur l'absence de GAZETTE au mois de septembre. Ce n'est pas dû à un incident de santé, mais mon texte étant trop long et Le Lien trop petit, J. T. a manqué de place.

Je vous laisse là, chers (es) amis (es), en vous assurant de mon amitié.

AYMONIN Jean - 27641 X B.



Quelques brèves nouvelles...

Hélas, ma petite rubrique mensuelle pour octobre 90 n'aura pas de nouvelle, même brève ! Il faut croire que la canicule, qui a régné sur l'été 90, a fait des ravages parmi les gars du Kommando 604 d'Altenbruck car aucun ne s'est manifesté à la sortie des vacances, soit par une petite lettre, soit par téléphone ! Le silence complet ! La sécheresse n'a pas fait que du dégât dans la nature, à ce que je vois ! Le responsable du Kommando, votre ancien Homme de Confiance (le rapelle-t-il) voit chaque jour, avec désespoir, le néant, dans sa boîte aux lettres. Pas facile avec ça, de faire sa rubrique.

Pas de nouvelle, bonne nouvelle dit un proverbe... et puis il faut laisser aux amis du 604 le temps de récupérer après les effets d'un été si chaleureux. J'espère que vous êtes tous toujours aussi solides au poste et que vous allez vous manifester rapidement en sautant sur votre « Bic » des grands jours afin que je puisse commencer notre rubrique de novembre dans Le Lien avec ces trois mots qui annonceront la reprise : « Quelques brèves nouvelles... »

Bonne santé à vous tous, les amis, avec toute mon amitié.

M. MARTIN.

Mle 369, Stalag 1 B puis X B.

A Dunkerque, en juin 40

Un prêtre raconte :

« Je me souviens de ce soldat anonyme qui voyait arriver les bombardiers saisis un garçon de 12 ans qui se trouvait à côté de lui, le mit contre le mur, et se mit devant en disant : « Gamin, ne t'en fais pas, je suis là, s'il arrive quelque chose, c'est plus normal que ce soit moi qui prenne, je suis soldat ! »

Une bombe éclata, il fut tué, le gamin n'eut rien ».

Extrait du chapitre « Les civils sous les bombes », du livre de Jean Beaux « Dunkerque 1940 », déjà cité dans le n° 441 de mai 1988, et pour lequel nous remercions les Presses de la Cité, 8, rue Garancière 75285 Paris Cedex 06, société éditrice qui a permis sa reproduction.

Il nous a semblé opportun, pour qu'on ne l'oublie pas, de faire connaître ce sacrifice d'un soldat.

Pierré DURAND - V B.

Les Anciens d'ULM/DANUBE



La captivité à Ulm en 1870-71

par le R. P. Joseph, Aumônier des Prisonniers de Guerre.

L'œuvre est dédiée « aux soldats français prisonniers de guerre à ULM et NEU-ULM et à tous leurs bienfaiteurs ».

Les soldats français prisonniers de guerre au même lieu, de 1940 à 1945, seront sûrement intéressés de connaître quelques-uns des aspects de la captivité subie pas leurs ancêtres au temps de la guerre franco-prussienne — même si elle ne dura que neuf mois...

Se souvenant aussi que leurs pères connurent ces mêmes ergastules wurtembergoises de 1914 à 1918, ils se convaincront aisément de la prédestination... française de ces terres allemandes. La ville sur le Danube ne capitula-t-elle pas en 1805 devant Napoléon ? L'histoire a laissé dans ces régions bien des traces du passage français — et longtemps les cimetières l'ont attesté.

De par la qualité de l'auteur, prêtre catholique, le livre dont nous publions des extraits est tout entier porteur de foi, de patriotisme et de reconnaissance. L'esprit qui l'anime reflète, en même temps que les opinions tranchées du P. Joseph, les idées politiques et la philosophie de l'époque : la Révolution a quatre-vingts ans à peine, l'Eglise encore liée à l'Etat voit son influence sociale remise en cause, le rationalisme a envahi l'Armée et l'Enseignement, un vague humanitarisme cherche à servir de ciment au corps entier de la Nation, le Modernisme s'impose... Même si certaines considérations morales de l'auteur conservent encore aujourd'hui quelque pertinence à nos yeux, nous les avons écartées délibérément du choix des extraits qu'on lira. Le lecteur attentif constatera que nous n'avons pas pour autant dénaturé l'esprit de l'œuvre.

Une précision est nécessaire : l'Aumônier-intendant ne vivait pas au milieu des prisonniers, il était logé au presbytère d'Ulm, et il ne se déplaçait dans le « camp » multiple (casernes, forts, casemates) qu'à certaines occasions, notamment pour la distribution des secours en vivres et vêtements envoyés de France par des personnes privées (il ne semble pas qu'il y ait eu alors une assistance gouvernementale quelconque aux P. G.).

Disons pour terminer que les prisonniers avaient de 20 à 30 ans en moyenne, qu'ils furent au nombre de 400.000 environ, disséminés dans 250 villes et bourgs, et que les morts en terre étrangère furent de 20.000 en neuf mois, ce qui est considérable si l'on compare avec notre propre captivité lors de la seconde guerre mondiale.

J. T.

(Éditeurs Cattier (Tours) et Roland (Lons-le-Saulnier) 1872).

CHAPITRE III

L'ARRIVÉE DES PRISONNIERS

Les premiers prisonniers arrivèrent à Ulm vers le 10 août, après les sanglantes batailles de Wissembourg et de Reichshoffen.

Ils étaient peu nombreux ; la plupart étaient blessés, et avaient été arrêtés dans leur fuite, ou chez des paysans qui leur avaient donné asile.

Au commencement de septembre, après les désastres de Sedan, la vieille ville ouvrit les portes de ses forteresses à 5.000 vaincus de cette horrible journée. Ils arrivèrent dans le plus triste état, et avec le cortège de toutes les souffrances causées par l'incurie qui avait présidé à tous les détails de cette déplorable campagne.

Il faudrait distinguer ici deux périodes : une qui a précédé ou accompagné nos défaites, l'autre qui les a suivies.

La première période est accablante pour les intendants de l'armée qui étaient partout, et les vivres nulle part.

Avant la bataille de Wœrth, nous avons vu de nombreux convois arrivant aux stations qui avoisinent Strasbourg, et dont les soldats demandaient du pain à grands cris ; depuis Lyon on ne leur avait fait aucune distribution de vivres !

Il en fut de même avant Sedan, et toujours et partout. Les soldats mouraient de faim ; les mieux favorisés vivaient avec 100 grammes de biscuit par jour ; plusieurs restaient deux ou trois jours sans manger ; il n'y avait plus de pain dans les campagnes qu'ils traversaient ; ils étaient réduits à arracher des fruits qui n'étaient pas mûrs, ou à broyer entre leurs dents quelques poignées de blé qu'ils payaient chèrement : un sous-officier nous raconta qu'un jour il donna un franc pour une poignée de froment...

Ajoutez à cela des fatigues inouïes, des marches forcées, des insomnies continuelles. Quelle est, dans ces conditions, la valeur d'une armée ? N'est-elle pas livrée par avance à toutes les défaites ?

La seconde période accuse l'ennemi. Enivré des joies sauvages de la victoire, il a oublié les droits de

l'humanité : nos prisonniers, traînés dans l'exil, sous les baïonnettes de leurs impitoyables gardiens, n'obtenaient le plus souvent que le soir, après une journée de marches forcées, un mauvais morceau de pain ou de viande de cheval, qu'on brûlait au feu des bivouacs pour ne pas l'avaler crue. Si, pendant la marche, l'un ou l'autre se baissait pour calmer sa soif brûlante dans l'eau boueuse des chemins, un coup de crosse venait lui rappeler que ce soulagement n'était pas permis. Le soir, on les faisait coucher à la belle étoile, sans vêtements, dans des terrains humides ou marécageux. Plusieurs, accablés de fatigue, ne purent continuer leur route : on les fusilla sur place...

Après de pareils traitements, les tempéraments les plus robustes devaient succomber. Le typhus, la variole, la dysenterie, firent dès lors d'innombrables victimes.

Mais il ne faisait pas encore froid ; les nuits d'automne étaient supportables ; l'hiver devait préparer à ces transports un nouveau genre de cruauté.

Je laisse la parole à un journal allemand : le Wanderer : « Seize cents prisonniers de guerre de l'armée de la Loire sont entrés, dans la nuit, à Berlin, par le chemin de fer de Potsdam, pour être dirigés sur Stettin, où ils seront internés ; mais ils sont dans un état tellement déplorable, qu'il est impossible de les transporter plus loin. Leur voyage d'Orléans à Berlin a duré 17 jours, et ni les prisonniers, ni les hommes de l'escorte n'auraient été en état de voyager encore une seule heure.

« Le transport a été effectué en soixante wagons ouverts ; les malheureux devaient se tenir debout, car il n'y avait pas de siège ; leur mince uniforme était trempé par les pluies battantes le froid glacial leur gela le corps ; la neige leur montait jusqu'aux genoux, et leurs jambes vacillantes, leurs membres roidis leur refusaient le service.

« La descente de wagon était très dangereuse, à cause des marchepieds gelés ou glissants. Un turco qui, malgré les avertissements, voulut descendre, tomba sous les roues et fut broyé. Cinq prisonniers sont morts de tétanos ; plus de cent ont dû être transportés chez des particuliers, les ambulances étant toutes pleines. Avant que tous soient mis à couvert, il en mourra encore un grand nombre. Plusieurs d'entre eux ont été pris, après avoir avalé un peu de bouillon chaud, de spasmes, auxquels a succédé un sommeil profond. Les soldats sains sont déjà internés dans les casernes, et des gens bienfaisants leur ont donné de la nourriture et des habits.

« Le nombre des prisonniers du 3^e régiment de zouaves est très grand ; immédiatement après son arrivée de l'Algérie, il a pris part aux combats d'Orléans, et a été presque anéanti. L'habillement de ces militaires n'est rien moins qu'approprié aux besoins d'un hiver du Nord. Leurs souliers étaient tellement déchirés, qu'ils tombaient en lambeaux ; leurs larges pantalons et burnous étaient collés aux membres roidis, et ont dû leur être coupés du corps. On a dû les hisser sur les voitures qui devaient les transporter, et les porter dans les chambres qui leur étaient destinées.

« A l'autorité militaire incombe le devoir d'ouvrir une enquête sévère sur le transport des prisonniers, de prendre des mesures promptes pour mettre fin à ces souffrances. De pareilles scènes ne doivent pas se renouveler, et si les compagnies de chemin de fer ne possèdent pas de voitures couvertes en nombre suffisant, il faut supprimer de pareils transports, dont les hommes de l'escorte souffrent d'ailleurs autant que les prisonniers eux-mêmes ».

La Gazette de Cologne ajoute :

« Les forteresses en Allemagne sont toutes surchargées de prisonniers, et le transport de ces malheureux, dans des wagons à charbon, ouverts jour et nuit par un froid de 8 à 12 degrés, comme cela a eu malheureusement lieu, est une cruauté que l'on ne saurait jamais défendre devant le tribunal de l'humanité.

« Beaucoup de ces malheureux arrivent malades, exténués de froid et de faim, légèrement couverts et assez souvent sans souliers et sans bas. Même dans les campagnes de 1812, en Russie, les misères et les souffrances ne peuvent avoir été beaucoup plus grandes que ce qu'on voit ici journellement ».

L'armée de Metz nous arriva dans un état indescriptible : tous étaient pâles de faim ; plusieurs furent transportés dans les ambulances, où ils moururent peu après ; leur estomac était tellement débilité, qu'il ne supportait plus une seule goutte de bouillon.

Un grand nombre étaient affaiblis au point d'être réduits à tendre non la main, mais la bouche pour recevoir les aliments qu'on leur distribuait ; en d'autres dépôts la situation était pire : à Coblenz, si je ne me trompe, 2.000 hommes avaient été entassés dans une caserne ; un médecin assura qu'ayant déplacé un morceau de paille qu'il avait vu remuer, il avait découvert trois malheureux qui agonisaient ; quatre cadavres gisaient quelques pas plus loin ; le typhus et la dysenterie les décimaient partout. Tel est l'état où de lâches calculs et de basses spéculations avaient réduit cette armée de Metz, naguère si brillante, si disciplinée et si courageuse...

Suite dans le prochain numéro.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

COURRIER D'ÉTÉ - suite et fin

CARTES POSTALES DE :

Bernard ADAM et Mme : Le sable fin de Luc-sur-Mer (Calvados) et le squelette de la baleine échouée sur la plage en... 1885.

Pierre PONROY et Mme : Peymeinade (Alpes-Maritimes) « parmi les oliviers et les cultures florales, au pied de la montagne de Cabris ».

Paul DUCLOUX : nous envoie un « Grus aus Sandbostel », en mémoire des morts d'hier inoubliés : « le cimetière du stalag XB et la pierre concernant les déportés de Neuengamme », dans le paysage forestier et aquatique qui les environnent...

Eric GROS : « l'Alsace, pour aller et venir entre la France et l'Allemagne. Cette province ne concilie-t-elle pas les vertus et les charmes des deux pays ? »

Fred CAVALLERA : « la fraîcheur des alpages du Tyrol... et la beauté romantique du château royal de Neuschwanstein ».

Fernand MASSON : soucieux de l'âge, moral en panne, écrire pour vaincre, et la beauté d'un blanc edelweiss pour illuminer ce « noir », et dire l'amitié. Bon courage cher ami tourangeau.

Mme Maurice ROSE : « les soins de Maurice lui sont donnés à domicile depuis près de sept mois maintenant, avec l'assistance d'un aide-soignant, mais la maladie évolue lentement vers la fin. Malgré cela, il est auprès de moi et je profite au maximum de sa présence ».

Je pense souvent à l'Amicale et aux bons moments passés ensemble, avec toujours la joie de se retrouver. Et puis, les épouses de P.G. n'ont-elles pas su, aussi, tisser entre elles des liens sincères d'amitié ?

Je vous charge de transmettre à tous nos amicales pensées ».

Merci, chère amie, de ces quelques lignes. Bon courage à vous qui en avez tant besoin ! Nous vous embrassons de tout cœur.

CUISINIER Fernand et Mme : « une amicale pensée aux nombreux amis du Lien »... illustrée du pittoresque Castel de Guadalest (Alicante). Et le vertige mon cher Fernand ?

DURAND Pierre : les ferronneries d'art de la Place Stanislas de Nancy, quelle merveille !

N.B. - Je ne sais à quoi l'attribuer, mais vous ne nous avez pas beaucoup écrit cet été, chers amis. Les cartes postales traditionnelles ont été rares, très rares même ! Le courrieriste « de service » s'est fait bien du souci devant un tel silence !... Lui qui aime tant les lacs de montagne, les ruisseaux sous les saules, les sentiers ombragés, les vieilles rues et les vieilles pierres, les beaux rétables et les clochers de dentelle, la face burinée des marins de haute mer et les vieilles de notre pays, l'arche audacieuse d'un pont et la fragilité de l'esquif sur les flots en colère, il n'a rien eu de ce kaléidoscope rêvé et attendu... mais, humour ou fureur rentrée d'un quidam inconnu : sur un long ruban de route en rase campagne, une longue file de voitures sous un soleil de plomb !

HUMOUR ET CANICULE

Canicule : « L'étoile nommée aussi Sirius et étoile du Grand Chien. La canicule, le temps durant lequel la Canicule se lève ou se couche avec le soleil. Le temps des plus grandes chaleurs ». (Littré).

Quant à l'humour, galeté de l'imagination et veine comique, chacun de nos lecteurs sait combien notre ami VERBA en est pourvu... Les jalousies de mon appartement palois étaient toujours fermées aux premiers jours de septembre — le soleil au-dehors dardait ses rayons inépuisables — quand le courrier m'apporta, un matin, via Paris, un drôle « d'objet postal », un petit flacon émeraude, 15 x 7 cm environ ; au recto, plat, une étiquette-adresse timbrée à 4 F., bordée d'une étroite bande rouge « agrée par la poste » ; au verso une superbe vignette colorée et illustrée : « Poste-Messagerie - Mis en bouteille (à) Arcachon » ! A l'intérieur de cet objet un tantinet surréaliste on apercevait un papier roulé tenu par un élastique. Intrigué, je l'extrayais sans peine et je lus ceci :

Le ??

« Au secours !... Au secours !... »

« Je m'adresse particulièrement au bon cœur de l'Amicale, car j'ai fait la bêtise de louer un petit bateau et nous nous trouvons, Michèle et moi, échoués sur une bande de sable au milieu de la mer. Le soleil a tari toute l'eau autour de nous et nous ne pouvons rentrer chez nous par crainte de nous enliser. Je vous en supplie... aidez-nous ! Nous crevons de chaleur et de

soif. Envoyez-nous au moins de quoi nous désaltérer ! Merci à l'avance et amitiés à tous.

Au secours !

Au secours !

Robert.

Michèle . »

Rassurez-vous amis lecteurs ! Quand vous lirez ces lignes, les naufragés auront regagné la terre ferme depuis deux lunes au moins... En effet, le soir même de ce sinistre appel, nous apprenions par câble-express, et avec le soulagement que vous devinez, que des pêcheurs de sirènes bordelais, ébahis, les avaient pris l'un et l'autre dans leurs filets...

(Sirènes = mammifères marins)

COINCIDENCES

Dans une correspondance du 28 juillet dernier, le Docteur Lucien RAFFALLI, de Nice, auteur de « Les loups dans la bergerie » (voir Le Lien n° 462) m'écrivait :

« Je vous remercie de m'avoir envoyé les deux numéros du Lien que j'ai lu avec intérêt mais aussi satisfaction, car trop souvent, beaucoup trop souvent nos journaux d'anciens P.G. prêtent leurs colonnes à des souvenirs de captivité qui laissent croire que ce fut cinq années de rigolade. Les orchestres, les troupes de théâtre, les rencontres sportives se retrouvent et j'ai toujours été écoeuré par ces articles qui rappellent le bon temps de la captivité.

Nous savons que la réalité a été tout autre et que si certains ont eu de la viande et du pain à volonté, la plupart avaient du rutabaga à l'eau » (...)

Dans le même temps, le 31 juillet exactement, je recevais, joint à une correspondance très aimable de Mme André CARATY, 44770 Préfaillies, un numéro du « Captif de la Forêt Noire », journal des prisonniers du Stalag VB, daté de septembre 1942, dans lequel j'ai eu la surprise de trouver un écho inattendu à la lettre du Dr RAFFALLI. J'en ai détaché ce court article écrit « en situation », sous la rubrique :

ON NOUS ECRIT

« En France, on entend par « prisonnier de guerre » un monsieur qui reçoit beaucoup de colis et de tabac et passe le plus clair de son temps à s'adonner à ses distractions favorites : lectures, représentations théâtrales ou cinématographiques, musique, football, bridge, etc... Quand (?) il rentrera, on lui dira, comme lors de sa dernière permission en 1940 : « Comme vous avez bonne mine ! »

« Cette opinion se crée en France surtout à la lecture des journaux de prisonniers où la plus large part est réservée à des chroniques théâtrales ou sportives. Certes, je ne suis pas contre ces représentations et je ne trouve que des louanges à adresser à ces acteurs qui, leur travail terminé, prennent sur les heures de repos le temps de monter une pièce pour distraire leurs camarades d'infortune. Mais je trouve qu'ils nous serviraient mieux de nous faire un petit reportage sur la vie de six jours de la semaine et non sur celle des dimanches seulement ».

« Nous sommes ici treize sous-officiers employés dans les fermes à ces travaux auxquels nous n'étions pas habitués. Civils, nous étions dessinateur, postier, bijoutier, boulanger, hôtelier, employé de banque, etc. Nous voici improvisés cultivateurs ; lorsque la besogne chôme un peu on nous utilise comme bûcherons, carriers ou cantonniers. Réveil à 6 heures ; travail de 6 h 1/2 à 21 heures en ce moment (à 22 heures ou 23 heures pour les foins ou la moisson). Seulement quelques interruptions de 20 à 30 minutes pour le casse-croûte. Le dimanche, nos 4 ou 5 heures de « liberté » nous sont nécessaires pour laver et raccommoder notre linge et écrire à nos familles. Il ne nous a pas encore été donné d'assister à une séance théâtrale et je crois que c'est le cas de 80 % de nos camarades ».

« Au kommando 12026, malgré nos souffrances plus morales que physiques, ne croyez pas que nous broyons du noir ; mais nous ne voulons quand même pas que des fuyards ou des affectés spéciaux aient le cynisme de nous considérer comme des « favorisés ».

Adjudant PION, Kdo 12026.

Je ne crois pas me tromper en identifiant cette signature ancienne avec celle de notre ami Virgile de Boulouris, 83700 Saint-Raphaël, que l'on a vue aussi dans Le Lien. Le Docteur et lui se rejoignent pour dénoncer ainsi, à un demi-siècle de distance, une tendance perverse à présenter la captivité comme une période de « grandes vacances » pour des centaines de milliers de Français entre 1940 et 1945.

Beaucoup de nos compatriotes crurent à cette fable aux origines diverses, allemande et... française, qui nous fit tant de mal à l'époque, dont nous eûmes des échos au retour et qui, très insidieusement, a continué depuis

à se répandre. Le mal est fait, n'y ajoutons pas de notre propre chef en publiant tout et n'importe quoi. Car s'il est vrai qu'un petit nombre de prisonniers ont pu jouir d'une prison... protégée, ou ont échappé, par chance ou faveur, à la dure loi du travail forcé de jour et de nuit, aux responsabilités et aux contraintes d'un service d'assistance, la très grande majorité d'entre eux a subi la dure loi du vainqueur qui ne laissait de place à aucune rigolade... Et ceux-là s'en souviennent toujours.

J. T.

Henri LAFOURCADE

C'est dans les derniers jours de l'été, sous le ciel orageux de son Béarn natal, que nous avons appris la mort de l'Abbé LAFOURCADE, directeur de *Fraternité*.

Certes nous le savions souffrant, mais sa dernière lettre en provenance d'une maison de repos en Savoie, d'une parfaite sérénité d'écriture, laissait espérer un rétablissement. Attentionné, discret, courageux, il avait à cœur de n'inquiéter personne. Le dernier texte que nous ayons de lui, paru en juillet, nous apparaît maintenant comme le « nunc dimittis » du serviteur fidèle arrivé au terme de sa route, et l'à Dieu à tous ceux qui, nombreux, « avaient traversé sa vie ».

Ancien combattant, prisonnier de guerre, disciplinaire à Rawa-Ruska, prêtre en Béarn, puis à Oran, et enfin à Marseille où il est mort, animateur de « Fraternité des Prisonniers, Déportés et Veuves de guerre », lieu de mémoire afin que nul n'oublie, ses multiples activités peuvent se résumer en un mot : servir.

Sa méditation mensuelle constituait pour beaucoup de ses lecteurs une source de réflexion humaine et chrétienne dont ils appréciaient le ton, l'élévation de pensée et la clarté d'expression. Les thèmes en étaient le monde, l'homme et Dieu, et il en parlait chaque fois avec sincérité et avec flamme.

Sa voix désormais s'est tue, son visage fraternel s'éloigne, mais son message d'amitié et son exemple demeurent, vivants. La petite maison de Salies où il aimait venir se ressourcer et se reposer de son apostolat dans la grande cité phocéenne, restera longtemps habitée du souvenir de l'homme de caractère et du croyant qu'il fut toute sa vie.

A sa famille, à la Rédaction de *Fraternité*, à ses confrères, l'Amicale des stalags VB - X A, B, C présente ses condoléances attristées et les assure de sa sympathie.

J. Terraubella.

Pau, le 18-09-1990.

CORRESPONDANCE

Deuil-La-Barre, 25-09-90

Mon cher Jo,

25-09-05 - 25-09-90 hé oui cela fait 85 ! Comme dit MARTIN, qui n'en a que 82, ça impressionne ! Fait curieux c'est juste le jour où je t'envoie pour Le Lien le papier du dit Maurice. Il faut croire que je suis lié à vie avec ce journal... Je vais déboucher une rotuse Bertin pour célébrer l'un et l'autre... Je trouve que le temps a passé trop vite. Le Lien m'en a mangé une bonne moitié mais je ne m'en plains pas. Il y a eu du travail certes, mais beaucoup de joies. Je t'en souhaite autant. Mais à voir les résultats de ton travail je vois avec plaisir que tu y prends goût ! Continue, tu es dans la bonne voie. On l'espère...

Le Lien de septembre est un véritable monument. Bravo pour ton « Histoire de timbre ». Mon neveu (70 ans) un ancien de Maginot, prisonnier après l'armistice, apprécie fortement. Il n'a pas encore digéré ses 5 ans de captivité ! Mais comme il dit : « c'est bien tard tout ça ! ». Je lui dis : Mais regarde la retraite du Combattant... on est parti avec 30 F... alors ? Dans la vie il faut être persévérant.

Pour mes 85 ans je ne me porte pas trop mal. Les jambes ont bien du mal à porter le bonhomme mais avec ma canne je trottine tous les matins. « A nos âges, me disait un petit vieux de 94 ans, il ne faut pas être trop difficile ». Il fume le cigare comme un adepte de Fidel Castro — faut croire que le tabac conserve —, fait ses courses avec moi et j'ai du mal à le suivre. C'est un ancien de 14-18 qui attend toujours sa légion d'honneur ! Et avec ça, gai comme un pinson !

J'aurais bien voulu être des vôtres le 14 octobre mais Victoria qui retrouve bien sa santé ne peut pas encore se déplacer à Paris, mais nous penserons bien à vous tous. Tu voudras — si tu y vas — être mon interprète auprès des participants. Je ne les oublie pas et je pense, ainsi que ma femme, bien à eux tous.

Sur le journal je lis : Paris-Hendaye : 5 heures par TGV ! Enorme ! Tu pars à 7 heures d'Hendaye et tu es à Paris pour déjeuner ! Tu fais l'aller retour dans la journée ! Incroyable !

Henri PERRON.

Merci, Henri, et bon anniversaire !

1939-1940 - Carnet de campagne et de captivité,

30 JUIN

Strasbourg. Nous voici arrivés ! Le calvaire commence, pendant la guerre je risquais la mort, une balle bien placée c'était fini, ici nous risquons tout en crevant de faim. De Lasalle à Sélestat nous avons marché jour et nuit en buvant de l'eau ; seulement à Villey un train nous a emmenés, nos gardiens nous ont donné un morceau de pain noir et du lard, quel délice de manger n'importe quoi lorsqu'on a faim.

Nous avons passé quelques jours à Sélestat dans un camp d'aviation, comme nourriture un quart de bouillon (plutôt de l'eau) deux fois par jour, pas de pain. Couchés à la belle étoile pour ceux qui n'avaient pas de toile de tente ; pour nous rendre encore plus malheu-

reux il est tombé de l'eau pendant deux jours, les toiles traversées, couchés dans la boue, le ventre vide, c'est bien là que je m'aperçus qu'un homme peut être un roc.

De Sélestat, le ventre creux, nous sommes allés jusqu'à Ernstein à une trentaine de kilomètres. La marche fut dure, beaucoup ne pouvaient pas suivre, ils restaient affalés sur les bas-côtés de la route, les soldats qui nous conduisaient ont été bien rudes. J'en ai vu brutaliser ces pauvres bougres qui n'en pouvaient plus, à coups de crosses de fusil ils les faisaient remettre dans les rangs, nous avons été obligés, en cours de route, de couper les courroies des havresacs de certains pour les sauver de l'évanouissement : l'écume aux lèvres, la poitrine oppressée ils n'en pouvaient

par André MAGNIER. Stalag VB (SUITE)

plus des misères endurées. Et les responsables, où étaient-ils ?

A Ernstein un camp nous était réservé au bout de la ville. Les autorités nous ont distribué une boule de pain pour trois et du singe ; quelle joie pour notre estomac qui criait famine. Les autorités allemandes ont-elles eu pitié ? Je le crois, car notre colonne était lamentable, un défilé d'hommes vaincus, à bout de souffrances et de peines. Dans ce camp d'Ernstein une infirmerie était organisée pour panser les éclopés qui avaient les pieds meurtris et dans une usine à proximité un repas, geste d'humanité peut-être, nous fut servi par la population civile.

Le lendemain matin départ pour Strasbourg. Vingt-cinq kilomètres à s'envoyer. Un peu réconfortés, délassés

j'ai fait cette marche sans trop de fatigue. Des camions emportaient ceux qui ne pouvaient marcher. A la faveur d'une halte j'ai profité que j'étais près d'un jardin pour emplir mes poches de carottes et tout le long du chemin je me suis nourri de ces carottes crues, peut-être ce légume m'a-t-il soutenu puisque j'ai pu aller jusqu'à Strasbourg sans m'arrêter.

Et c'est ainsi que nous avons traversé toute l'Alsace. De cette contrée j'aurai longtemps gardé un bon souvenir. A chaque village traversé les gens avaient préparé des seaux pleins de citronnade, du pain, du bouillon et du café! Souvent des sentinelles empêchaient ces braves gens de nous secourir. A l'entrée d'un village dont je ne me rappelle pas le nom, une paysanne avait préparé un panier de pain coupé en tranches, nous étions tous autour, les mains tendues pour attraper ce pain qui sentait si bon, quand un coup de feu claqua, heureusement tiré en l'air; cette brave femme eut peur sur le coup, mais vida tout de même son panier.

En arrivant à Strasbourg une jeune alsacienne nous a suivi pendant un kilomètre pour nous distribuer ce qu'elle avait, j'ai vu des femmes pleurer en nous regardant. Elles avaient leurs fils, leur mari, leur fiancé dans cette masse d'automates traînant la semelle et la misère. Je pensais aux miens en voyant ces gens le mouchoir à la main essuyant des larmes de désespoir.

Arrivés dans Strasbourg nous sommes conduits à la caserne Grand d'Esnon. Nous n'avions pas mangé depuis Ernstein et ce soir, ceinture. Demain...

Je ne sais pas si j'ai faim tellement je suis fourbu. Nous sommes huit ensemble dans une chambre naturellement nue, le plancher est de bois, il faudra coucher à même dessus.

1^{er} JUILLET

La planche est dure en prison... Je suis maigre comme un clou et mes os ne sont pas rendurcis, j'ai tout de même bien dormi cette nuit. Notre piaule se trouve au premier, bâtiment B. La vue n'est pas très belle, la fenêtre donne sur l'allée des poilus à l'entrée de la caserne. Aux portes est braquée une mitrailleuse, une bande de cartouches engagée... La vue de la tour surmontée d'une oriflamme à croix gammée et les hauts bâtiments des nombreuses casernes qui nous entourent, voilà tout le panorama.

Occupent la même pièce que moi les camarades de la section sanitaire : Rennodeau, Thomas, Barbot, Sarrazin, Pronteau, Falcon; les autres, André, Finou, sont dans une autre chambre.

Nous discutons de la paix, en attendant la soupe. Hitler l'a promise pour le 1^{er} juillet...

14 JUILLET

Je suis très affaibli. Les jours se succèdent et se ressemblent. Je ne descends les escaliers que quand j'y suis obligé, de peur de ne plus pouvoir les remonter. Le matin nous touchons un quart de jus, le midi un quart de soupe, c'est-à-dire de l'eau chaude et quelques grains de blé, le soir une cuiller de « confiture » et un cinquième de boule de pain. Il importe d'éviter au maximum les mouvements inutiles.

Au cours des rassemblements des camarades tombent d'épuisement; on a échappé à la mort au combat et voici qu'on la risque en captivité.

Le 13 et le 14 juillet sont des dates mémorables : est-ce une coïncidence avec notre fête nationale? Je ne sais, mais hier et aujourd'hui il n'y a pas eu de ravitaillement et nous n'avons donc pas eu à manger, nous n'avons avalé qu'un quart de jus. J'ai faim!

16 JUILLET

Vais-je en sortir vivant de cet enfer? La confiance que j'avais me quitte peu à peu. Nous ne mangeons pas mieux, l'infirmerie est pleine, quel dénuement! Plus de savon, ma chemise est crasseuse et puis je n'ai plus de courage. Parfois je vais faire un tour dans la cour, la tête me tourne, il faut que je m'assoie.

J'ai trouvé deux camarades, un de Gien et l'autre des Bordes. Nous causons du pays, ils sont loin les jours où nous étions heureux! Pas de nouvelles de nos familles. Quand donc viendra la première lettre?

Des fausses nouvelles circulent. La libération est proche paraît-il, mais moi j'ai peine à y croire, d'autres disent que nous allons partir en Allemagne pour faire la moisson. Enfin il faut bien passer son temps à dire quelque chose.

Nous couchons toujours sur le plancher et le soir avant de s'endormir un clairon sonne l'extinction des feux en fantaisie...

Des copains fouillent les tas d'ordures pour faire cuire des épluchures de pommes de terre, ou mangent du pain moisi et même du chat, du chien.

30 JUILLET

Les bruits de notre départ persistent. Je voudrais tant sortir pour échapper à cette caserne de la faim. Une dame de la Croix-Rouge est venue, nous pouvons écrire à nos familles que nous sommes en bonne santé! Ce sera un mensonge de leur écrire cela mais à quoi servirait de leur dire notre état réel? Enfin ma chère mère tu vas savoir si je suis vivant ou mort...

Les camarades du bâtiment A sont sortis via Kiel sûrement pour l'Allemagne; mes deux copains de la contrée faisaient partie de ce bâtiment. En fin de soirée nous apprenons que notre départ est fixé pour demain matin. Les préparatifs sont faits, il faut nous reposer cette nuit. Nous allons tout de même sortir de cet enfer!

1^{er} AOUT

Villingen! Quelle désillusion! nous qui croyions partir dans un camp en France! Après un voyage en wagon à bestiaux nous sommes arrivés hier dans cette petite ville agréable et touristique, pas de cris hostiles de la population. Mais alors quel voyage, 40 hommes là-dedans, comme ouverture une seule fenêtre et naturellement les portes bouclées; pour uriner il a fallu se servir de gamelles!

Enfin je crois que le plus terrible est passé, la faim ne frappe plus à l'estomac. En arrivant hier soir j'ai mangé le restant de mon pain. Aujourd'hui j'ai le ventre plein, une grande louche de soupe nous a été distribuée.

Nous sommes maintenant immatriculés, photographiés, la fouille est faite. Des camarades partent déjà en kommando mais moi et mes camarades du service sanitaire nous restons disponibles au stalag.

Et puis maintenant nous allons coucher sur de la fibre de bois, ce sera plus doux que le plancher de Strasbourg. Les souffrances sont-elles finies?

2 AOUT

J'ai écrit pour la première fois depuis le 13 juillet. Mon estomac ne crie plus famine et mes reins se portent mieux.

1^{er} SEPTEMBRE

Pas grand-chose de nouveau, des bruits de libération, d'extension du conflit courent, mais ce ne sont que des « bouteillons ». Nous logeons maintenant dans des baraquements.

2 SEPTEMBRE

Les baraquements se vident, le sous-officier du camp a fait un rassemblement et en route, en kommando. Je suis pris dans le filet avec Thomas, Barbaud, Falcon et d'autres que je ne connais que depuis quelques jours.

Rennodeau nous a quittés, une note est parue demandant aux cheminots et travailleurs des Ponts et Chaussées de se regrouper pour partir travailler en France. Est-ce encore un bouteillon? Je sais que nous devons aller à Hufingen travailler sur les voies ferrées. Nous allons quitter Villingen.

3 SEPTEMBRE

Nous travaillons sur le ballast, nous sommes partis 50 et nous formons deux équipes. Le travail est dur et je ne suis pas solide.

10 SEPTEMBRE

Les jours se suivent et pas de changement. Nos gardiens sont bien braves, nous ne sommes pas bousculés et les civils qui travaillent avec nous adoucissent notre sort par des dons de pain et de cigarettes.

Ces civils tous jeunes mangent et couchent dans des wagons transformés à cet effet. Ils partent en permission le samedi après-midi. Il faut travailler dur sur ces sacrées voies, bourrer les traverses avec des cailloux, déplacer déplacer la voie avec un énorme maillet, les côtelettes en prennent un coup! Et puis je ne suis pas bien portant, l'estomac a trop souffert. Pas beaucoup de nerfs à manger des patates!

10 OCTOBRE

Comme je le prévoyais, je suis tombé malade à Hufingen. Pendant quelques jours une dysenterie m'a mis à zéro; reconnu malade par le major allemand de Donauechingen je fus renvoyé à l'hôpital de Villingen.

J'ai laissé mes camarades. Thomas a attrapé une pointe de hernie il est parti aussi à l'hôpital quelques jours avant moi. Après un stage de quinze jours au Wald-Hôtel transformé en Lazaret je suis revenu au camp. Quelques petites surprises m'attendaient. Thomas est reparti comme infirmier dans un kommando, mes camarades qui travaillaient à la cuisine sont aussi partis travailler.

Maintenant je suis affecté au camp comme travailleur, ce ne fut pas sans mal, une malchance a failli m'arriver. Dans notre baraque, un Alsacien habillé en civil s'est évadé et en raison de son évadement le commandant du camp avait pris la décision de tous nous envoyer dans un camp de discipline, drôle de justice!

17 DECEMBRE

J'ai délaissé mon carnet pendant deux mois; la routine s'est installée. Maintenant nous logeons à la Waldkaserne, un bâtiment de deux étages avec mansarde, c'est je crois une ancienne usine transformée en caserne. Il fera sûrement moins froid, et puis il y a le chauffage central, l'électricité, des lavabos. Nous occupons la chambre 1 au premier, nous avons vue sur la route qui conduit à une usine de postes de TSF appelée « Radio Saba »; nous aurons moins d'espace qu'au camp mais c'est moins triste.

Nous sommes en hiver et toujours là. Il y a bien longtemps qu'il tombe de la neige et aujourd'hui il fait -28°. Tous les jours nous sommes de corvée de neige et mes pauvres pieds en voient de dures. Mais où est-il le doux climat de la Vallée de la Loire?

21 DECEMBRE

Noël approche et la classe recule. La Croix-Rouge pense à nous, des caisses de biscuits sont arrivées en pagaille, des confitures, du singe. C'est à nous qu'il incombe de décharger ces vivres qu'on nous distribuera pour les fêtes...

NOEL

Les camarades qui couchent près de moi ont reçu des colis, nous allons donc réveiller ce soir à 20 heures. En France que sera Noël? Mes pensées partent bien loin.

27 DECEMBRE

Noël est passé, nous avons fait un bon petit repas, nous avons pu acheter deux bouteilles de vin! Ce festin ne m'a pas réussi car le lendemain j'ai été malade.

31 DECEMBRE

La Saint-Sylvestre, les années précédentes je faisais danser au bal de fin d'année... quel changement dans ma vie. J'ai reçu deux petits colis de la Croix-Rouge. Merci pour ces bonnes choses.

FIN.



Sur le chemin de la captivité - (Composition d'un ancien du 13^e RTA, régiment de J. Aymonin).

LECTURE

Non, Monsieur le Comte !

« 1940 - Les 2.600.000 otages d'Hitler ». (Sur un livre de M. René de CHAMBRUN : Editions France-Empire, 1988).

Comment parler de ce livre, modeste brochure de cent cinquante pages, sans perdre son sang-froid quand on a été soi-même une de ces victimes? Qui connaissons de très près un sujet que l'auteur, lui, ignore absolument? La captivité n'est pas une affaire de chiffres et de mots, mais une épreuve qui a son poids de tristesse et de malheur... N'en juge pas qui veut!

Reconnaissons d'entrée à l'auteur une qualité, celle de savoir jongler avec les chiffres. C'est un art difficile

dans l'abstrait, mais quand il est destiné à étayer un plaidoyer politique, l'exercice devient périlleux. Que M. de Chambrun s'emploie par tous les moyens à réhabiliter le Président Laval, cela le regarde. Mais que, pour ce faire, il dise tout et n'importe quoi sur les prisonniers et sur la captivité, nous sommes forcés d'ajuster nos lunettes... Ecrire ces quelques pages après un demi-siècle, dans l'ignorance ou l'indifférence de ce qui a été déjà écrit sur ce thème, relève de l'inconscience ou de la légèreté. Et que ce livre ait été déposé à l'Université de Stanford (USA) ne suffit pas à en faire une référence objective pour l'historien. Heureusement...

Les 2.600.000 otages de Hitler désignent ici les prisonniers capturés par l'ennemi au cours de la campagne 1939-1940.

Dans son exhaustive et à ce jour indépassable « Histoire des prisonniers de guerre français 1939-1945 », éditée en 1981 par la Fédération nationale des combattants prisonniers de guerre et C.A.T.M., le professeur Yves Durand écrit :

«...Selon l'O.K.W. (Oberkommando der Wehrmacht) l'armée allemande aurait capturé au total en France : 1.900.000 sous-officiers et soldats, et 28.000 officiers. C'est le chiffre le plus élevé qui soit parvenu à notre connaissance. On peut penser qu'il excède quelque peu la réalité. De leur côté les services de la Croix-Rouge internationale ont établi des fiches individuelles pour 1.600.000 prisonniers français. Enfin, les bureaux du Secrétariat d'Etat aux anciens combattants se sont arrêtés à 1.850.000. Sur ce total, 325.000 auraient échappé dès les premières semaines, soit par évadement en France même, soit par libération, au transfert outre-Rhin ou au maintien prolongé dans les Frontstalags. 1.580.000 auraient connu, pour un temps plus ou moins long, la captivité en Allemagne » (p. 20-21). Chiffre très proche, on le voit, de celui retenu par la Croix-Rouge.

Alors, d'où M. de Chambrun tient-il ses chiffres qui se télescopent et s'embrouillent à qui mieux-mieux au fil des pages? De deux sources apparemment, la

Suite page 6.

NON, MONSIEUR LE COMTE ! suite

première une version fantaisiste longtemps colportée selon laquelle 800.000 ! (1) militaires français auraient été « libérés » en récompense de la « moisson », rentrée dans la campagne française au cours de l'été 40, et la seconde une « Note » de l'Ambassadeur Scapini à Pétain en date du 3 octobre 1940 selon laquelle « l'Allemagne détiendrait 1.800.000 prisonniers dont 1.200.000 sont déjà au travail ». De là le compte de monsieur le comte : 800.000 + 1.800.000 = 2.600.000. Rappelons ici que sont considérés comme ayant été effectivement prisonniers les militaires qui ont fait l'objet d'une immatriculation par la puissance détentrice.

Cette « Note » de Scapini est un document surprenant de candeur... On s'émerveille de l'émerveillement du visiteur devant « la construction, l'aménagement en eau courante de latrines inodores. J'en ai compté 48 dont tous les sièges sont séparés par des cloisons. (...) » « En résumé, si tous les camps de prisonniers sont tenus comme le camp Stalag IID, les conditions générales ne semblent pas défavorables ». Que de naïveté ! Il ne viendrait pas à l'esprit de l'ambassadeur français, ou de ses adjoints, que ce camp à la « Potemkine » pouvait être, avant l'arrivée des colonnes de prisonniers, celui d'une unité militaire allemande en campagne, ou d'une organisation paramilitaire nazie ? Non, ces installations avaient été mises en place à l'intention des franzen ! Quelle prévenance !

Au fil des pages de ce livre sans âme, écrit « ad usum Delphini », nous relevons encore ce propos :

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHANTÉ »

Roman inédit d'André BERSET.

RESUME DES EPISODES PRECEDENTS.

Six mois que nos jeunes recrues sont soldats.

Six siècles ! On les initie, maintenant, à l'existence dans la Ligne Maginot qui n'est pas tout à fait celle des militaires classiques.

On leur avait dit : « Ce sera votre villa ». Ils essaient de s'en accommoder.

Le monde ne titille pas dans le rigoletto.

L'Espagne termine sa guerre dans les ruines et les larmes, tandis qu'à l'Est on assiste à l'occupation de la bohème, la Moravie, la Slovaquie, ce qui démembré totalement la Tchécoslovaquie.

Maintenant, après Mémel, c'est le couloir de Dantzig qui est dans le collimateur. Les polaks se rebiffent. Hum ! C'est pas bon tout ça. En Allemagne, on enrôle les moutons dans des formations paramilitaires, ce n'est pas pour jouer à saute-mouton, même si ça leur fait les poumons et les mollettegomes.

Cependant, nos griffetons, bien qu'aux premières loges, vivent un peu à côté de la plaque. Les provoques, ils en entendent parler, forcément, mais, pour la plupart, ils s'en tapponnent. C'est comme s'ils ne se sentaient pas concernés. Ce que, plus tard, on appellera la « drôle de guerre », eux, ils sont déjà dedans, mais ils l'ignorent.

Ce jour-là, Antoine et Macoué ont été désignés pour aller prendre une douche à Soufflenheim. Cinquante hectomètres, c'est de la rigolade. Bob a amené son bico personnel. Notre titi emprunte celui du sergent Manelli. Et les voilà partis !

Sur la route, ils doublent des copains à pied qui viennent d'autres casemates. Notre loustic les interpelle :

— Eh ! Les piétons ! Serrez-vous à droite !

Les troupiers qui n'aiment pas être mis en double, rétorquent :

— Casse-toi la gueule, on te dira rien !

Il file, Antoine, c'est un bon pédaleur. Disparaît dans l'horizon lointain, et puis... sa chaîne saute. Il descend, démonte la roue, remonte la chaîne, repart. Ça saute à nouveau. Il recommence, deux fois, trois fois en vain. Ça y est ! Immanquable ! Voilà les pédibus qui le rattrapent. Arrivent à sa hauteur. Putain de merde ! Ils ne vont pas le louter.

— Alors ! Antonin Magne, qu'est-ce que tu fous ?

— Dis, on prévient la voiture balai ?

— Baisse la tête t'auras l'air d'un coureur !

Pétardier, il leur répond :

— La ferme, fumiascos ! C'est la Gertrude du serre-pattes, un vrai résidu de poubelles, la prochaine fois, je prends le métro.

Pour se venger, une fois à Soufflo, il va au coïfdu se faire couper sa belle tignasse. En brosse. A deux centimètres. Pas du chiqué, avec juste une petite houpette par devant.

Les amiches restés à la caserne admirent, commentent, apprécient.

— Comme ça, tu ressembles à Humphrey Bogart, qu'il lui affirme, Laracine.

Alors là, il savoure la vedette ; tout pétulant il saute sur son vélo sans chaîne, et regagne la casemate poussé par le dévoué Macoué. Lorsqu'il double les autres ragotteux du matin qui rentrent aussi, mais à paturons, il leur crie :

— Eh ! Regardez ça, les gars ! Les doigts dans le pif, et les pieds sur le guidon !

Celui-là, pour lui fermer son clapet, il faut se lever de bonne heure.

A Soufflenheim, cependant, on estime que les effectifs des ouvrages sont encore insuffisants. On racle donc tout ce qu'on peut pour l'envoyer, en complément, dans les casemates. Kauenheim hérite de Taisin. C'est un garçon très calme en dépit de son mètre quatre-vingts et ses cent kilos. Pas le genre à renâcler devant un chef. Dans le civil, il est gratte-papier, du genre à remballer ses porte-plume vingt minutes avant l'heure pour partir à temps.

Ceux de Koenigsbruck sont moins bien fadés. On y a monté des bâtiments assez importants pour y installer des cuisines, des bureaux, un poste de garde et des chambres pour les officiers et sous-officiers. Ils y vivent presque la vie de caserne avec la discipline que cela comporte. Ça ne vaut vraiment pas le coup ! Comment voulez-vous échapper à un lieutenant, un adjudant, plusieurs sergents dans un espace aussi restreint ?

Le lieutenant s'appelle Lachère. Pas jeune pour son grade. La quarantaine mal portée. Une gueule martelée comme une vieille casserole. C'est lui qui a la responsabilité des deux ouvrages. Un matin, il vient surprendre nos ostrogoths de Kauffo. Il les réunit, et leur tient un petit speech sur ce qui sera dorénavant leur emploi du temps.

Six heures : réveil ; sept à huit : culture physique ; huit à dix : instruction, armement ; dix à douze : travaux d'abords, vaisselle, bois, jardin, mise en état des uniformes, raccommodage et tout le toutime ; douze heures : mangeaille (quand même !) De treize à dix-sept heures : corvées, W.C., herbes à couper, tranchées à creuser, à combler, à recréuser, à recréuser. Dix-sept heures : théorie, instruction (encore !), mouvements d'armes, mise en état d'alerte.

« Si les prisonniers n'ont pas eu trop faim ni trop froid, s'ils ne sont pas morts d'ennui derrière les barbelés, s'ils ont pu pendant les années de leur captivité, enrichir leur esprit de lectures nouvelles et d'études souvent très poussées, c'est au gouvernement français qu'ils le doivent » (p. 37).

On croit rêver ! Monsieur le comte pense sans doute aux « universités » des oflags, mais il semble ignorer que les prisonniers astreints au travail forcé dans les kommandos — ils représentaient à eux seuls 95 % des effectifs — ont vécu la captivité dans un désert culturel et spirituel presque total.

Non, vous ne pouvez travestir ainsi les choses et les faits. L'image simpliste que vous en donnez est à des années lumière de ce que des centaines de milliers d'hommes ont vécu dans leur chair et dans leur âme. La cause que vous servez, pour légitime qu'elle vous paraisse, ne justifie pas ces pages que nous ressentons comme une offense. Chacune d'elles appellerait une

Année	Rapatriés d'Allemagne	Libérés Frontstalags	Décédés Disparus	Evadés	Encore en captivité au 31-12
1940	90 000	20 000	5 000		1 490 000
1941	193 000	30 000	5 000	16 000	1 216 000
1942	75 000	10 000	3 000	19 000	1 109 000
1943	91 000	1 000	4 000	33 000	980 000
1944	26 000	1 000	4 000 *	3 000	940 000

* La guerre sur le sol allemand en 1945 accroîtra considérablement le nombre total des P.G. décédés.

réfutation, une précision, un ajustement, tant les affirmations générales et péremptives s'y succèdent.

Loin de nous l'idée de minimiser l'action du gouvernement de Vichy à notre égard, non plus que les initiatives caritatives personnelles, ou de groupes, écloses ici et là au cours de ces sombres années. Nous connaissons cela mais nous en avons vu les limites sur le terrain.

Nous pourrions dire bien des choses encore sur ce que vous présentez comme une contribution à l'histoire. Nous rappellerons simplement que « ce qui est excessif est insignifiant ».

J. Terraubella - 12205 - VB.

(1) Ces 800.000... « libérés » sont à porter bien sûr, selon notre auteur, au crédit du gouvernement ! Voici, pour comparaison, le tableau de l'évolution des effectifs de 1940 à 1944 (31-12). (Source Sec. Et. A.C.) (op. cit. Yves Durand).

nouveau Pape, pour son intronisation.

L'aumônier ajoute encore un petit mot gentil :

— La première bouffée sera à ma santé, au revoir mes enfants.

— Au revoir, Monsieur l'aumônier. Mon capitaine. Mon... Et il s'en va, suivi docilement, par tous les enképités du lieu qui serrent les noix dans leurs calcifs.

Qui c'est qui dit qu'on ne se marre pas au régiment ? Eh ! bien, non, on ne se marre pas.

Voici arrivé le moment honni. L'examen des élèves caporaux. Celui qui va déterminer s'ils sont aptes à faire des gradés. Aux premières lueurs de l'aube, on les a tous fait décaniller de leurs puciers. Lavés à fond. Tenue de sortie. Fétiches dans la poche.

Pas fiers ils sont, les candidats crabes. Livides. Chiasards. Décomposés.

Pas Antoine qui se boyaute à son habitude. Lui, il tente le coup simplement pour la beauté du geste. L'armée, c'est pas là qu'il attend son avenir. Il interpelle Brecht :

— Ben, dis donc, on dirait que t'as chié un ver !

Le grand lui jette un regard torve. Sort, furtivement, un cahier de théories de sa poche. Le parcourt. Et en répète le texte à mi-voix.

A la caserne, on les présente aux officiers qui les divisent en groupes par spécialités. Notre gamin est désigné pour l'armement ; ce n'est pas un théoricien, mais un as sur le plan pratique. On lui fait démonter et remonter un fusil mitrailleur. On lui en demande la nomenclature. Puis les moyens de viser en hauteur, en direction. Tout cela c'est de la broutille, ça lui paraît digne d'une note respectable.

Il passe au second officier.

Aie ! C'est le lieutenant Zude ! Celui qu'il avait assommé à la poudrière. Pour comble de malchance, c'est son interrogatoire qui a le coefficient six. Le plus important.

A peine aperçoit-il notre loustic, qu'il tique. Ses yeux deviennent mauvais. Il serre les dents. Le fumier ! Ça va être coton. Face à l'allure désinvolte de notre titi il attaque tout de suite :

— Mettez-vous au garde à vous pour répondre, et dites Mon Lieutenant !

Après... c'est un feu roulant de questions dont beaucoup n'ont que vaguement trait aux casemates. Cela passe de la description détaillée du moteur Diesel : les échappements, les balayages, les injections, les circuits... à la situation de prise d'armes. Les champs de tir. Les ouvrages Corf. Les compagnies hors rang. Les fossés Diamant. Les graphismes. La topographie. La téléphonie. Les abattis. Les gaz vésicants. La bertholite, le bromure de brinzile. Le collangite. La surpalite. Les transmissions. La ventilation. Les clapets. Les turbines. Les régimes. Les incidents. Etc., etc.

Après un tel examen, le gosse, s'il n'est pas promu illico commandant, c'est à désespérer de tout. Complètement cisailé, le clodomir, il est...

Les autres élèves caporaux qui écoutent ça, ils en sont malades. Si on leur en demande le quart du tiers de la moitié, ils l'ont dans l'os.

Antoine répond tant bien que mal, avec, sur les lèvres, un petit sourire agaçant le frapadingue encore davantage. Cela a tellement l'air de dire : « Je t'emmerde »

Qu'il doit déjà chercher son torchon cul.

Enfin, il achève par un coléreux : — Foutez-moi le camp !

Salut. Demi tour impec. C'est râpé. Notre vedette sait qu'il n'a rien à espérer. Il regrette de moins en moins le coup de crosse qu'il lui a cloqué à cet empaqueté. De toute façon, ce monde des gradés, ce n'est pas son job. Les fourberies qu'il devine, les manigances qu'il pressent, les servilités qu'il suppute ; il préfère ne pas s'y froter. Ça briserait son libre arbitre. Ce bonheur suprême des âmes pures auquel il tient tant.

Mais les choses se précipitent avec le coup de la Tchécoslovaquie et les menaces sur la Pologne. On rappelle, à nouveau, les classes des échelons B.I. C'est-à-dire les anciens des anciens. Ça y est ! L'atmosphère de septembre trente-huit recommence. Il faut leur faire des places aux « vieux ». Les réfectoires, les caves, les greniers de la caserne de Soufflenheim sont transformés en dortoirs. Le quartier est assigné. On parle du service de trois ans. Toute la compagnie est remaniée.

A suivre.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 467

HORIZONTALEMENT :

I. - Intégrale. — II. - Nautonier. — III. - Curas. - Vé. — IV. - Esquintai. — V. - Reu. - Ain. — VI. - Tee. - Ri. — St. — VII. - Aura. - On. — VIII. - Isis. - Note. — IX. - Née. - Esses.

VERTICALEMENT :

1. - Incertain. — 2. - Nauséuse. — 3. - Turquerie. — 4. - Etau. - As. — 5. - Gosier. — 6. - R.N. - Ions. — 7. - Aï. - Ta. - Nos. — 8. - Levais. - Té. — 9. - Ereintées.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4° trimestre 1990

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE